

pavé à l'empirisme et à la médecine des simples ou végétale. L'empirisme eut pour mère la superstition et pour père le hasard. Mais on revanche un grand maître, l'expérience se chargea de son éducation. Aussi fit-il de rapides progrès. Les auteurs de ses jours en étaient émerveillés et n'y comprenaient plus rien. Il marcha de succès en triomphes, mais un jour, ne pouvant suffire à la consommation et toujours dévoré d'une louable ambition, il s'adjoignit un aide sous les nom et raison sociale d'*empirisme et médecine des simples*. Le nouveau venu, grâce sans doute à l'activité de la jeunesse, prit un rapide ascendant et éclipsa bientôt son aîné; de là date, dit-on, l'antipathie qu'éprouvent les médecins à pratiquer de société. J'ai peine à le croire, mais quoiqu'il en soit, la botanique triompha. Elle eut de nouveaux admirateurs et des légions de disciples à qui elle ne fit pas mystère de ses panacées. Le médecin d'alors, qu'on appellerait aujourd'hui un herboriste, allait périodiquement et pour le plus grand bien de l'humanité ravitailler son officine sur la cime des montagnes, au fond des ravins et dans la vase des marais. Mais c'était alors comme aujourd'hui: tout nouveau tout beau; nos arrière grand-pères se dégoûtèrent de la besogne et la passèrent, moyennant finance, tout comme aujourd'hui on fait collecter ses comptes à 20 pour cent, à des gens qui s'en créèrent un état; de là naquirent les pharmaciens de 1^{re}, 2^{me} et 3^{me} classe. Sous les habiles efforts de cette industrielle confrérie, inspirée des conseils de ses patrons les médecins, on vit toute la médecine végétale se concentrer en extraits, en pilules, granules, capsules, parvules, globules, huiles, juleps, potions, loochs, bols, etc., etc., toutes choses en vente chez l'apothicaire du coin, et dont la matière médicale et la thérapeutique nous enseignent les propriétés et les indications. Du médecin herboriste des temps passés il ne reste plus que deux reliques: le pilon, congénère du bâton des barbiers chirurgiens et le simulacre de cours de botanique que l'on s'obstine à imposer aux élèves en médecine. On sait parfaitement à quoi se résume le cours de botanique. Aux notions les plus élémentaires, à l'A. B. C. de cette science dont le futur médecin ne pourra tirer le moindre profit. Evidemment, il y a là matière à réforme. C'est trop ou trop peu. Pourquoi ne pas laisser l'enseignement de cette branche des sciences naturelles aux collèges classiques ou aux facultés des arts et la remplacer dans les facultés de médecine par la dermatologie la syphiligraphie, la gynécologie, les maladies des enfants et des vieillards, la microscopie ou les maladies nerveuses? Notre acte médical ne semble pas bien convaincre de l'importance de la botanique puisqu'il n'en fait pas mention dans le curriculum imposé aux écoles de médecine. Qu'attendons-nous pour nous rendre à l'évidence et pour rendre justice aux étudiants?

Il y a des confrères qui ont la bosse de l'ordonnance! J'en connais qui passent leur temps à combiner les drogues de leur pharmacie, à composer des *mixtures* destinées à rencontrer toutes les indications qui pourraient s'offrir dans le cours d'une maladie. Un cas de fièvre typhoïde se présente-t-il, le confrère aura, dans la même ordonnance, un peu de quinine pour tonifier le système nerveux, un peu de digitale pour agir sur le poulx, du salicylate de soude pour abaisser la température, des acides minéraux pour aider le travail digestif, du bismuth pour combattre